

dominance de l'élément français, la contiguïté des paroisses devint le fait normal, et qu'ainsi il s'établit en quelque sorte des ramifications prolongées du Canada sur certaines frontières.

Mais tout ceci est dans le secret de l'avenir et dans la main de Dieu ; il n'en résulte pas moins que l'organisation méthodique des centres canadiens, l'organisation d'ensemble qui résulte des conventions et autres institutions, et enfin surtout la chaleur patriotique dont on a su animer ces populations sont des faits très considérables, qui témoignent à la fois et de l'intelligence dévouée des initiateurs et de la haute valeur intellectuelle et morale de la population française canadienne.

Il faut une forte étoffe pour coudre
De pareils habits.

Ces considérations remarquables ont déjà été faites sous une forme différente par d'autres publicistes (entre autres par Sa Grandeur Mgr Lafleche) qui ont vu dans l'émigration un fait d'une portée extraordinaire. Cet exode prodigieux entre dans les vues de la Providence, qui veille sur les moindres événements de la vie des peuples.

M. Rameau termine en suggérant aux Canadiens de la Nouvelle-Angleterre, si entreprenants et si fidèles à l'esprit national, de travailler à communiquer un peu de leur zèle aux Canadiens de l'Ouest, et surtout au groupe du Détroit, qui compte près de 40,000 individus. Espérons que ce conseil portera ses fruits, et qu'il aura l'effet de réveiller le patriotisme endormi de nos compatriotes du Michigan et des autres parties de l'ouest américain.

A. G.

NOS GRAVURES

La Semaine Sainte

Le dimanche des Rameaux, appelé aussi Pâques fleuries, est pour les catholiques un jour de joie et pour l'Eglise un jour de triomphe ; c'est une sorte d'éclaircie au milieu des sombres jours du Carême, au commencement de cette semaine sainte consacrée aux pratiques pieuses et à la pénitence. Il rappelle en effet aux fidèles l'entrée triomphale de Jésus dans cette Jérusalem qui, peu de temps après, devait le mener aux supplices. La tradition des rameaux est une des plus vivaces dans notre religion. En souvenir des palmes dont parle l'Evangile, il n'est pas de chrétiens qui ne fassent bénir en ce jour, selon la végétation du pays, les uns des palmes, les autres des lauriers ou des buis, qui sont comme des talismans protecteurs du foyer.

A Paris, la consommation du buis à la porte des églises est considérable ; on n'a pas toujours chez soi un crucifix, on a toujours un rameau de buis bénit, et tout le jour les chevaux de Paris sont ornés de cette livrée qui doit leur porter bonheur.

En Espagne, ce sont des espèces de roseaux qui ombragent les fidèles à la sortie de l'Eglise ; ce sont ces palmes qu'on suspend au-dessus de sa couche, sur la tombe des morts, aux croix des chemins, aux madones des carrefours, en signe de paix et de protection.

Notre gravure sur la semaine sainte est une coutume non moins touchante de ces provinces.

Indépendamment des tombeaux, ou grands reposoirs aux mille lumières ou les fidèles viennent adorer les saintes hosties le jeudi saint, dans la plupart des églises de province, chaque petite chapelle a son mode de reposoir. Sur de petits escabeaux garnis de quelque riche étoffe, un crucifix est déposé, couché sur un coussin ; cela s'appelle dans beaucoup d'endroits "le Christ au repos," et, pour ne pas le troubler, on redouble d'attention pour étouffer le bruit des pas sur les dalles retentissantes. On parle plus bas que de coutume, et pieusement, de chapelle en chapelle, on va faire une prière et baiser les pieds de chaque crucifix. Les enfants aiment à faire ces stations, où Jésus crucifié est à portée de leurs lèvres, ils observent aussi un religieux silence pendant toute la durée de leur pèlerinage.

Entre boursiers
— ("est étonnant que Z... se soit enrichi si rapidement, il avait un grand fond d'honnêteté.
— Précisément... il s'en est défait à un prix très avantageux !

ÉCHOS

La candidature du général Grant à la présidence des Etats-Unis paraît perdre du terrain parmi les républicains, tandis que celle de M. Tilden semble en gagner parmi les démocrates. Celui-ci est probablement le meilleur champion que son parti puisse choisir. Il n'a perdu la présidence, il y a trois ans, que par une misérable fraude. Il a été volé au bénéfice de M. Hayes. C'est le devoir de ses amis de ne rien épargner pour réparer l'injustice dont il a été victime alors.

* *

Le bal de la présidence, sous la direction de Mlle Blanchet, a été l'une des fêtes les plus brillantes de la saison parlementaire, pour la capitale. Tout le monde officiel y était. Il y avait plus de cinq cents invités. Ce fut un éclatant succès, qui rappelait le bal des ministres bas-canadiens, donné il y a cinq ans.

On a noté un incident à propos de cette soirée. Les danses vives avaient été exclues du programme, avec intention, manifestement. Cela fit murmurer les uns et applaudir les autres. L'acte de caractère qu'il fallait pour braver l'opinion des premiers indiquait d'avance qu'on saurait se contenter de l'approbation des derniers. Au reste, tout le monde était d'accord pour reconnaître que jamais les honneurs de la présidence n'avaient été mieux faits.

* *

M. Benjamin Sulte est venu à la rescousse de M. Tardivel, pour lancer l'affaire de la fondation d'une Académie canadienne. Il compare les débuts de cette Académie en embryon à ceux de l'Académie française au dix-septième siècle, et trouve qu'ils se ressemblent, d'où il tire un pronostic de bon augure pour celle là. M. Tardivel était destiné à jouer le rôle de Richelieu à l'égard de l'Académie canadienne. On ne s'en serait jamais douté. C'est une découverte de M. Sulte, qui n'a pas toujours navigué de la sorte dans les eaux du grammairien québécois.

La révélation ne sera pas moins surprenante pour nos cousins de France. On ne pourra leur cacher la naissance de la merveille sortie du cerveau de M. Tardivel avec l'aide de M. Sulte, et nous nous figurons leur stupeur en apprenant la fondation d'une rivale de l'immortelle société des Quarante sur les bords du St-Laurent, au pays des Algonquins, au fond de l'Amérique. Ce sera une bonne aubaine pour la presse charivarique, que cet événement pourra défrayer pendant quelque temps, comme jadis l'imitation d'Empire de Soulouque, à Saint-Domingue.

Nous n'augurons rien de bon du plan de M. Tardivel, et nous l'attendons au fiasco.

* *

Certains maniaques, intrus de notre petite société littéraire, s'exercent à un métier qui est absolument inconnu en littérature dans les autres pays. C'est une sorte de critique à part, qui consiste à entreprendre un écrivain par le côté matériel, à écheniller ses œuvres pour y trouver des fautes de grammaire ou de typographie. On n'est pas capable d'aligner soi-même deux phrases passables, de formuler une idée de façon présentable, et l'on se dédommage en épiluchant les écrits des autres qui ont la notion du style et qui mettent cette science au-dessus de la partie accessoire, physique, de l'art.

En France, ce genre est tout-à-fait ignoré. Il y a dans les grands ateliers de composition des grammairiens, des correcteurs d'épreuves spéciaux, qui ont pour tâche de reviser les manuscrits et de corriger, non-seulement les fautes grammaticales ou typographiques, mais même parfois des erreurs de forme. L'écrivain jette plus ou moins négligemment ses pensées sur le papier, dédaignant de s'attarder dans un travail mécanique. S'il lui arrive de perdre de vue les règles élémentaires, on ne lui en tient pas compte. C'est chose accessoire que d'autres corrigeront pour lui. Il est l'artiste, il sait l'art, eux savent le métier. Chacun fait ainsi sa part, et tout est

pour le mieux. Et personne ne songerait, en apercevant des fautes matérielles dans un écrit, à s'en prendre à l'auteur. C'est au correcteur d'épreuves seul qu'on s'adresserait, et, comme il n'est pas de l'art, mais du métier, la critique ne s'arrête pas à lui, pas plus qu'elle ne voudrait, en musique, accuser un organiste, par exemple, d'un accident qui serait le fait du souffleur d'orgues.

Nos grammairiens, improvisés critiques, ignorent probablement ces détails. S'ils les connaissaient, ils ne joueraient pas leur rôle ridicule. Ces pauvres gens, qui n'auraient pas accès à la publicité s'ils vivaient ailleurs qu'en Amérique, s'imaginent qu'on va les écouter lorsqu'ils veulent proscrire un auteur pour une faute d'orthographe. Leurs sottises prétentions ne prouvent qu'une chose : c'est qu'ils ne sont pas à leur place, et que le moment est venu de remplir dans nos ateliers une lacune qui existe depuis trop longtemps.

Les imperfections qu'ils dénoncent dans notre littérature proviennent du fait que nous ne sommes pas aussi bien organisés que nous devrions l'être pour la partie matérielle. Et nous avons là, à côté, des plumitifs qui feraient d'excellents correcteurs d'épreuves. Si ces messieurs voulaient seulement laisser là les plumes de paon dont ils sont affublés, pour rentrer dans leur caractère, qui n'est pas celui de critique ! Leur place est à l'atelier. Qu'ils y aillent ou y retournent, et nos phrases seront bien gardées.

A. GÉLINAS.

FLÛTE ET PICCOLO

Flûte scientifique. Piccolo raisonné.

Mon ami René Steckel est ingénieur civil ; sa partie principale c'est les mathématiques—il y excelle. Il fallait dire cela pour expliquer son succès dans l'invention de deux instruments de musique, grandement appréciés des connaisseurs.

Bien entendu, je ne parle pas ici en qualité de musicien, mais, depuis quatorze ans que Steckel entasse ses calculs, dans la chambre voisine de la mienne, son enthousiasme m'a gagné. Je ne suis pas en core mathématicien, cependant je me sens attiré. La double-cloche aidant, ma vocation pourrait se décider.

Shakespeare a dit : "défiez-vous d'un homme qui n'aime pas la musique."

Et moi qui l'aime à la rage !

J'ai donc suivi avec intérêt, avec perplexité plutôt, les tentatives, les efforts, les réussites de mon ami.

Il me disait, d'abord, que les flûtes mises dans le commerce sont presque invariablement incorrectes, fausses, et que pour en découvrir une, possédant toutes les qualités requises, il faudrait aller au bout du monde, et même plus loin.

Cette flûte miraculeuse
Dont la vertu tient du roman
Passe, entre nous, pour merveilleuse
Et n'existe pas autrement.

Nous chantions en duo ce quatrain imité de Désaugiers, lorsque Steckel me dit net :

—Je vais en faire une flûte ! Après tout, c'est une affaire de calcul. Les ondes sonores, ça me connaît ; je trouverai moyen de les conduire et de leur faire rendre ce qu'elles ne veulent pas donner aux autres.

Il le disait—et il le fit !

Les ingénieurs n'ont certainement pas chiffré autant pour construire le pont Victoria que lui pour fixer le calibre de son instrument, saisir le secret de la marche capricieuse de la colonne d'air enfermée et chassée, et déterminer l'étendue des trous aussi bien que le point juste où il faut les ouvrir. Je ne parle que pour mémoire des caprices de l'embouchure, des ressorts ingénieux des clefs, des conditions de précision extrême qu'exige tout le mécanisme.

Il s'agissait de produire un son qui n'eût qu'un seul caractère dans toutes les notes de la gamme. Si les basses gougillent, c'est mauvais. Si les hautes parlent du nez, pas d'affaire. La question se complique lorsque vous atteignez

l'octave, car là, tous les défauts de l'instrument se font sentir à la fois : exagération, ton criard en haut, essoufflé en bas—sans compter qu'il faut presser la dose d'air et qu'alors elle agit follement sur les parois de la flûte, se dardant ici par masses, glissant ailleurs sans presque produire d'effet. C'est de l'irrégularité, de l'incorrection, du vacarme—pas de la musique. Jusqu'ici, faute de mieux, on s'est contenté de cela.

Pour découvrir les lois de la pression des ondes sonores, et parvenir à emmagasiner celles-ci dans un tube qui ne les force pas à détonner à tout moment, Steckel s'est livré aux expériences les plus curieuses. Enfin, il a produit une flûte qui n'a pas en vain tenté le voyage de Paris et qui y est restée entre les mains d'un fabricant, désireux de la populariser. Mon ami a profité de l'occasion pour aller voir l'Alsace, pays de ses ancêtres.

Quand il revint, je vis de suite qu'il manquait quelque chose à son bonheur ; je le questionnai.

—Ah ! dit-il, ce n'est pas fini : au piccolo maintenant ?

Et le piccolo y a passé.

Après la création de l'homme, il était encore possible de faire un être plus parfait ; la femme vit le jour.

Le piccolo de Steckel réalise ce rêve. Outre que c'est un véritable bijou, son accent a toutes les grâces des instruments délicats, sensibles et mignons. Aura-t-on cru cela du piccolo ? Il a perdu son timbre de gamin railleur. Le voilà qui chante, qui fait de la musique. On va lui porter respect ; plus que cela, il est si gentil de forme et d'allure, il est de si bonne compagnie que sa position est marquée d'avance dans le monde.

Ça n'a pas été sans nouveaux calculs, par exemple ! Des complications surgissaient ; une seule non résolue gâtait l'entreprise. Elles ont été réglées et ne reparaitront plus.

Le tube, en nickel, sort de chez M. E. Chanteloup, Montréal. Les percées, les clefs, tous les jeux, sont de M. S. Laporte, Ottawa. Il fallait des artistes pour exécuter ses plans ; l'ouvrage terminé, on peut dire que MM. Laporte et Chanteloup méritent des éloges ; ils ont travaillé en maîtres.

L'instrument n'a que des clefs, qui s'adaptent aux ouvertures avec une telle justesse que la moindre fuite d'air est impossible.

De même que le piccolo idéal ne peut pas être en bois, les trous n'en peuvent pas être ronds. La flûte également.

Les trous sont carrés. Je soutiens, en petit comité, que nous avons ici la quadrature du cercle.

Sur le piccolo, j'ai fait graver ces vers bien dignes d'un mathématicien de ma force :

Joyeux métal, brillant nickel,
Chante la gloire de Steckel !

Si je dis tout cela d'un ton léger c'est pour attirer l'attention, car, cette fois ici, je tiens à être lu, afin de faire connaître les travaux de mon ami.

Pour la flûte et le piccolo
Chacun dira bravo, bravo !

BENJAMIN SULTE.

AVIS

Tous les abonnés qui changent de résidence au 1er mai sont requis de nous envoyer leur nouvelle adresse immédiatement, afin qu'ils continuent de recevoir notre journal régulièrement.

L'ouverture du chemin de fer du Pacifique sud, a donné lieu à de grandes réjouissances dans la ville de Tucson, Arizona. Le maire a envoyé des dépêches au maire de San Francisco, au président des Etats-Unis et à Sa Sainteté Léon XIII. Cette dernière était conçue en ces termes :

Le maire de Pueblo de Tucson a l'honneur de rappeler à la mémoire de Votre Sainteté que les Espagnols, avec l'autorisation de l'Eglise, ont pénétré dans ce pays en 1542, et de vous informer que depuis aujourd'hui un chemin de fer relie cette ville à San Francisco, Californie.